

CHAPITRE PREMIER

Gwladys contrôla une dernière fois la commande de cercueils, s'assurant qu'il y avait là de quoi renouveler le stock sans ruiner la trésorerie de la succursale, et tapa sur la touche « entrée » avant de faire pivoter son fauteuil pour se saisir de la tasse de café fumant. Elle y avait à peine trempé les lèvres que Jean-François Beck surgit dans son bureau et se laissa lourdement tomber sur un fauteuil en lui adressant un regard suspicieux.

— Patrick vient de m'informer que vous aviez passé vous-même la commande de cercueils à la Centrale d'achats, puis-je y jeter un œil ?

— Vous pouvez le faire depuis votre bureau, mais si vous trouvez plus amusant de contrôler mon travail depuis mon propre ordinateur, faites donc, Monsieur le Directeur.

Sans répondre, Jean-François Beck fit glisser son fauteuil à roulettes jusque devant le PC et détailla la commande effectuée par Gwladys. Après avoir froncé les sourcils et réajusté ses lunettes, il émit une sorte de grognement étouffé en passant une main grasse sur son crâne dégarni.

— Rien que ça ?! Qu'est-ce qui vous laisse penser que la population cherbourgeoise va connaître une telle hausse de mortalité le mois prochain, ma chère ?

Gwladys s'était attendue à ce genre de réflexion. Elle s'octroya une deuxième gorgée de café avant de planter ses yeux sombres dans le regard fuyant du Directeur. Le gros homme essaya de prendre un air encore plus sévère sans réellement y parvenir. Ses efforts pour se donner une contenance étaient par trop visibles, ne parvenant à dissimuler ni sa nervosité, ni le manque d'assurance dont il était coutumier face à son employée. La jeune femme remarqua que, comme souvent, le directeur avait encore choisi une cravate mal assortie à son costume trois pièces et elle ne put s'empêcher de sourire. Un sourire qui ne contribua pas à mettre à l'aise Jean-François Beck, et qui n'y était de toute façon pas destiné. Gwladys passa nonchalamment une main dans sa sombre tignasse pour la ramener en arrière et se décida enfin à répondre.

— Il y a là de quoi reconstituer un stock convenable, ni plus ni moins, Monsieur le Directeur. Nous avons dû nous dépanner à quatre reprises auprès de succursales du sud Manche le mois dernier parce que nous ne disposons plus des modèles dont nous avons besoin, je ne vois pas où est l'économie de faire autant de kilomètres à cause d'un stock insuffisant.

Jean-François Beck croisa furtivement le regard de la jeune femme, réajusta de nouveau ses lunettes sur ses yeux gris délavés, et commença à modifier la commande en l'allégeant considérablement. Ses grosses mains potelées œuvraient avec célérité sur le clavier de l'ordinateur et, après moins d'une minute de pianotage, il fit pivoter son siège pour faire face à son employée. Un rictus se voulant sans doute un sourire chaleureux apparaissait sous sa barbe noire parfaitement taillée.

— Quand vous aurez la responsabilité de votre propre agence, vous verrez certainement les choses différemment, Gwladys. En attendant, c'est toujours moi qui suis le patron ici. Tâchez donc de ne pas l'oublier et de respecter les consignes qui vous sont données. Tenez, à propos de patrons, voici la dernière circulaire que nous a adressée la Direction financière.

Gêné par son embonpoint, le directeur dut modifier sa position sur le siège pour parvenir à tendre une feuille pliée en trois qu'il venait d'extraire de la poche intérieure de sa veste. Sans lui accorder le moindre regard, Gwladys se saisit du morceau de papier tendu et prit rapidement connaissance du contenu relativement bref. Rédigé par les services de la Direction financière, le pli stipulait que dorénavant, l'entreprise exigerait de ses clients le paiement comptant des frais d'obsèques afin d'éradiquer définitivement les conséquences désastreuses des trop nombreux impayés. Lucie ne put retenir un sourire blasé en rendant la lettre au gros homme.

— Il est évident que je n'appliquerai jamais pareille consigne, Monsieur le Directeur.

— Mais croyez-vous que vous avez le choix, Mademoiselle Burnouf ? Imaginez-vous que du haut de votre situation d'assistante funéraire, il vous soit permis de faire fi des consignes de la Direction ?

Gwladys fixa les yeux délavés de l'homme en espérant y voir briller une étincelle démentant ses propos, mais ce fut en vain. Jean-François Beck était de toute évidence plus soumis à sa hiérarchie qu'un prêtre catholique l'était à son évêque. Elle vida le contenu de sa tasse avant de la reposer sans aucune délicatesse sur le bureau, craignant un instant de l'avoir brisée.

— Je n'appliquerai pas cette consigne.

— Mais c'est la porte qui vous attend si vous ne respectez pas les consignes de la Direction ! En avez-vous conscience, au moins ?

— Eh bien qu'ils me licencient si ça leur chante, ça me donnera l'occasion de faire savoir au grand public ce que cette boîte exige de ses commerciaux.

— Mademoiselle Burnouf... Vous n'avez même pas trente ans et un avenir vous est promis dans cette société si vous y mettez un peu du vôtre. Vous n'allez pas gâcher pareille opportunité tout de même ?!

— Un avenir, dites-vous ? Quel avenir peut donc avoir cette entreprise si elle se défie de ses clients à ce point ? Nous ne sommes pas à Paris, Monsieur Beck, nous sommes en province, qui plus est au bout d'une presqu'île, et les gens d'ici ont encore des valeurs figurez-vous ! Allez donc leur dire que vous ne leur faites pas confiance et essayez d'exiger leur propre confiance en retour ! Vous allez être bien reçu, croyez-moi !

Jean-François Beck parvint un court instant à soutenir le regard de la jeune femme et passa une langue pâteuse sur ses lèvres desséchées.

— Sortez.

— Pardon ?

— Il est presque dix-sept heures et la mairie va bientôt fermer. Il vous faut aller récupérer les permis d'inhumation. Nous reparlerons de cette circulaire lorsque vous aurez enfin compris où est votre intérêt.

Gwladys se leva brusquement, enfila son pardessus de cuir noir et fila vers la porte où elle percuta un grand gaillard athlétique qui la saisit par les bras pour lui éviter de se retrouver au sol. L'homme lui adressa alors un regard tout aussi enjoué qu'interrogateur.

— Doucement ma belle, tu as failli me faire tomber !

Comme Gwladys essayait de se défaire de la poigne du colosse, il l'interrogea de nouveau du regard, paraissant soudain soucieux.

— Ça va Gwladys ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Parvenant enfin à se libérer, la jeune femme désigna brièvement Jean-François Beck d'un signe de tête peu amène.

— Tu es au courant des dernières lubies parisiennes que notre cher directeur souhaite nous voir appliquer, j'imagine ?

Comme les yeux de l'homme s'étaient arrondis en se plantant dans ceux de Beck, le gros Directeur se redressa à son tour dans un soupir las, tout en désignant Gwladys d'un vague geste de sa main potelée.

— Laissez sortir cette écervelée, Patrick. Mademoiselle s'imagine une fois de plus qu'elle est plus compétente que la Direction pour savoir où est l'intérêt de notre société. Un peu d'air frais lui remettra peut-être les idées en place.

— Je n'appliquerai jamais cette consigne de technocrates aussi incompétents qu'irresponsables, vous m'entendez ?

— Sortez Mademoiselle Burnouf ! J'en ai assez de vos simagrées !

— Elle n'a pas tout à fait tort, Monsieur le Directeur. Moi-même, je me disais aussi que...

— Ah vous vous êtes donc ligüés, tous les deux ?! Très bien. Eh bien puisqu'il vous semble judicieux de défendre votre collègue, Monsieur Pivert, accompagnez-la donc à la mairie ; ça me permettra de respirer un peu plus librement sans avoir à entendre vos foutaises.

— Monsieur Beck, je...

— Dehors !!!

Gwladys extirpait de son sac à main un paquet de cigarettes fripé quand Patrick Pivert la rejoignit près de la Clio. Elle tendit machinalement le paquet à son collègue qui refusa d'un geste de la main avant

de s'installer au volant de la voiture de service. La jeune femme prit alors place à ses côtés en tirant nerveusement sur sa cigarette, s'efforçant de recracher la fumée par la vitre entrouverte afin de ne pas trop emboucaner l'habitacle confiné de la petite voiture. Comme elle gardait obstinément le silence, Patrick finit par le rompre.

— Il t'a encore bien énervée, à ce que je vois.

— Ce type n'est qu'un arriviste de la pire espèce. Je veux bien me faire nonne s'il ne taille pas des pipes à toute la Direction à chaque fois qu'il va batifoler à Paris ! Non mais tu te rends compte ? Exiger le paiement comptant des gens d'ici ? Autant placarder sur la vitrine l'adresse de nos concurrents, ça ira plus vite !

— C'est sûr que ça ne passera pas. Je me demande parfois s'il réfléchit aux conséquences des nouvelles consignes qui ne cessent de pleuvoir.

— Bien sûr que non, voyons. Il mettrait le feu à la succursale si la Direction le lui demandait. Comment crois-tu qu'un type pareil ait pu obtenir une place de directeur ? Ce n'est certainement pas par la qualité de son travail sur le terrain, tu le sais aussi bien que moi.

Comme la Clio arrivait à hauteur du pont tournant qui était fermé à la circulation pour laisser passer deux chalutiers de haute mer, Patrick immobilisa la voiture de service à l'arrière du bouchon qui s'était formé, et coupa le contact. Il tapota le volant du bout des doigts en regardant passer les imposants navires de pêche et finit par adresser un sourire à sa collègue en lui indiquant les quais d'un signe de tête.

— Allez, rentre chez toi va, ou va boire un coup, ça te calmera. Je n'ai pas besoin de toi pour aller à la mairie et tu vas faire peur à la chef d'état civil si elle voit ta mine de dragonne contrariée.

Gwladys gratifia Patrick d'un sourire entendu et s'extirpa de la Clio dont elle referma la portière sans ménagement. L'air frais de cette fin de mois d'octobre et les cris stridents des goélands qui escortaient les deux chalutiers chassèrent ses idées noires, et elle prit la direction de la gare maritime. En longeant le quai du Général Lawton Collins, elle croisa des gamins en train de pêcher dans les eaux du bassin, s'étonnant qu'il y en eût encore pour préférer ce genre d'occupation à celles que leur offrait internet.

Elle s'arrêta devant la terrasse du café du père Goueslard, s'y fit servir une Leffe par l'apprenti, et la sirota lentement en regardant le pont tournant qui basculait de nouveau, libérant ainsi les automobilistes. De gros nuages noirs en provenance de l'océan étant soudainement apparus, elle reprit la direction de la gare maritime et, parvenue aux abords du quai de France, accéléra le pas pour échapper au grain qui commençait déjà à sévir.

Elle parvint à atteindre les hautes portes vitrées de la résidence avant d'être complètement trempée. La jeune femme resta quelques instants devant les immenses carreaux battus par les vents véhiculant une pluie torrentielle, s'amusa de l'empressement soudain des voyageurs qui s'étaient entassés devant un car ferry, puis finit par regagner son appartement.

La porte à peine entrouverte, elle laissa son regard fuser sur le foutoir qui encombraient son salon en se promettant d'y mettre un peu d'ordre un jour prochain. Après avoir déplacé les livres, ustensiles de cuisine et autres vêtements qui encombraient la table de salon, elle renonça à mettre la main sur la télécommande et alla actionner le bouton de mise en route du téléviseur. Une page de publicité étant en train de sévir sur la dernière chaîne sélectionnée, elle s'engouffra dans la cuisine où elle mit à réchauffer les restes d'une mixture composée de quinoa, de céleri et de carottes. Un coup d'œil à travers les carreaux ruisselants de la fenêtre lui permit de constater que la tempête battait son plein, tandis que la file de voitures attendant d'accéder au car-ferry avait considérablement diminué. Quand les derniers véhicules furent embarqués, l'accès aux garages du navire se referma lentement alors que sa corne de brume retentissait à nouveau, stipulant ainsi l'imminence du départ. Des frémissements en provenance de la poêle sur le feu arrachèrent la jeune femme à sa contemplation ; elle se saisit alors du lourd ustensile de fonte et d'une des fourchettes qui traînaient dans l'évier avant de rejoindre le salon.

La page de publicité n'ayant toujours pas fini de sévir, elle essaya de nouveau de dénicher cette foutue télécommande, mais sans y parvenir davantage. Abdiquant finalement dans un soupir, elle se laissa choir sur le canapé. Elle pesta immédiatement contre l'objet anguleux qui venait de lui meurtrir les fesses, puis finit par extirper la télécommande dissimulée sous le tee-shirt sur lequel elle venait de s'asseoir. Après avoir zappé une dizaine de chaînes, elle arrêta son choix sur un reportage consacré à la faune

africaine et attaqua sa mixture. Elle avait presque entièrement nettoyé la poêle de fonte quand la sonnette de l'appartement émit son petit carillon. Comme elle prenait son temps pour finir ce qu'il restait de quinoa, de céleri et de carottes, la sonnette retentit de nouveau et elle finit par se lever, non sans ronchonner.

— Rhô ça va ! Minute, y'a pas l'feu !

Elle ouvrit la porte d'entrée d'un geste presque brutal et se trouva nez à nez avec un jeune homme brun de taille modeste, trempé de la tête aux pieds.

— Ah, c'est toi... Ben rentre mais ne me fous pas de l'eau partout, hein ?

Le jeune homme pénétra dans l'appartement et, comme il regardait tout autour de lui en ayant l'air de ne pas oser bouger, Gwladys finit par lui tendre une main.

— Allez, donne-moi ton caban avant d'inonder l'appartement. Y'a de la bière dans le frigo si tu veux, je te laisse te servir.

La jeune femme attendit que son visiteur lui remette enfin le vêtement trempé pour le déposer sur une chaise près de l'entrée, puis elle regagna sa place devant le téléviseur sans plus se préoccuper de lui. Le reportage animalier ayant un air de déjà-vu, elle zappa de nouveaux quelques chaînes et, aucune émission ne retenant son attention, opta pour laisser défiler les actualités en boucle. Comme son visiteur ne revenait pas de la cuisine, elle finit par l'interpeller.

— Dans le bas du frigo, les bières ! Tu ne les trouves pas ?

— Si, mais je ne trouve pas de décapsuleur.

— Amène-moi ta bière, va.

Gwladys se saisit de la canette de Heineken que le jeune homme finit par lui ramener, l'ouvrit au moyen d'un des briquets Bic qui traînaient sur la table basse, et la reposa devant le fauteuil où son hôte venait de prendre place.

— Tu n'as pas l'air de bon poil aujourd'hui, dis-moi.

— Que veux-tu Leo ? Si j'avais un patron qui soit autre chose qu'un toutou soumis à une hiérarchie déconnectée des réalités, je serais peut-être de meilleure humeur, mais ce n'est hélas pas le cas.

Leo acquiesça d'un hochement de tête muet en prenant une gorgée de bière. Son regard balaya la pièce, passant de la multitude d'objets ésotériques garnissant les murs à la pagaille étalée un peu partout.

— Moi, je pense que ce n'est pas seulement ton patron le problème.

— Ah oui ?

— Ce n'est pas un boulot pour toi, Gwladys.

— Tiens donc. Et qu'est-ce qui te fait dire ça, dis-moi ?

Le jeune homme prit une deuxième gorgée de Heineken, contempla la bouteille un instant, et finit par la reposer en posant sur la jeune femme un regard empreint d'une tendresse infinie.